

La représentation de la vie psychique dans les récits factuels et fictionnels de l'époque classique

Sous la direction de

Marc Hersant

et de

Catherine Ramond



BRILL
RODOPI

LEIDEN | BOSTON

Table des matières

MARC HERSANT ET CATHERINE RAMOND	
Introduction.....	5

I/ APPROCHES THÉORIQUES ET POÉTIQUES

DELPHINE DENIS	
Historien ou narrateur ? Vers une approche non-communicationnelle du récit de fiction à l'âge classique.....	21

FLORENCE DUMORA	
Critères narratologiques et cas du rêveur	31

BÉATRICE GUION	
« Fouiller dans les cœurs pour deviner les pensées » : la réception des Histoires de Davila et Varillas	43

JEAN-PAUL SERMAIN	
Ciel ! sa vie psychique ! Une affaire de style, d'histoire et d'interprétation.	59

COMPTE-RENDU DE <i>TRANSPARENT MINDS</i> PAR ANN BANFIELD (PRÉSENTATION ET TRADUCTION PAR SYLVIE PATRON)	
Les modes de représentation de la vie psychique dans le roman. Un point de vue linguistique.....	73

II/ L'ÉCRITURE FACTUELLE : UNE TENTATION DE LA FICTION ?

HÉLÈNE MERLIN-KAJMAN	
La transparence extérieure : les <i>Mémoires</i> de Mme de La Guette	85

FRANCINE WILD	
La représentation de la vie psychique dans les <i>Historiettes</i> de Tallemant des Réaux	99

BÉATRICE GUION	
La représentation de l'intériorité dans l' <i>Histoire des guerres civiles de France</i> de Davila.....	113

FRANCESCO PIGOZZO

Littérarité, écriture factuelle et figurations du réel : la vie psychique dans les *Mémoires* de Saint-Simon..... 129

MARC HERSANT

Saint-Simon omniscient de lui-même : la « Note Saint-Simon » des *Notes sur tous les duchés-pairies* 145

MICHÈLE BOKOBZA KAHAN

La vie psychique dans le témoignage religieux des Lumières 161

CYRIL FRANCÈS

« J'entendais parfaitement le langage de son âme » : les mirages de l'intériorité dans l'*Histoire de ma vie* de Casanova 175

STÉPHANIE GENAND

Du *génie du sentiment* à l'*énigme de nous-mêmes* : le voyage intérieur de G. de Staël dans *De l'Allemagne*..... 189**III/ LES FORMES DE LA FICTION : UNE VIE PSYCHIQUE SOUS CONTRÔLE ?**

MARIE CAPEL

L'usage de la première personne en prose chez Théophile de Viau : la « vie psychique » en régime de feintise. 203

ADRIENNE PETIT

L'énoncé sentencieux dans la nouvelle historique et galante : expression vraisemblable des affects ou trace d'une rhétorique des passions ? 219

FRANÇOISE GEVREY

Un homme et une femme : la représentation de la vie psychique dans les *Mémoires de M. L.C.D.R.* et les *Mémoires de Madame la Marquise de Fresne* de Courtilz de Sandras 235

RÉGINE JOMAND-BAUDRY

Blessures de l'âme et récit dans *Le Spectateur français* de Marivaux 253

JEAN-FRANÇOIS PERRIN

De l'amnésie au souvenir jailli : le savoir de l'oubli dans *La Vie de Marianne* 267

VIOLAINE GÉRAUD

La syntaxe de la phrase, miroir de la vie psychique dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon..... 281

CATHERINE RAMOND

Trouble dans le sujet : la vie psychique de Justine 295

IV/ LES TYPES D'INTÉRIORITÉ REPRÉSENTÉS

ADRIEN PASCHOUD

Vie psychique et mystique jésuite : l'exemple de Jean-Joseph Surin 313

DOMINIQUE BRANCHER

Opiacées et déshabillés. La psyché sous l'œil de la médecine (XVI^e – XVII^e siècles) 327

FABIENNE BOISSIERAS

Topoï et topiques dans *La Vie de Marianne* 345

CAROLINE JACOT GRAPA

Du genou de Jacques aux oreilles du lecteur, suite 365

DAMIEN ZANONE

Séduction et impasse du paradoxe chez Mme de Staal-Delaunay 377

DANIEL ACKE

La représentation de la vie psychique chez le prince de Ligne : une écriture du présent 389

PAUL PELCKMANS

« Au moment où j'écris ceci ». Le présent des premières *Confessions* et la construction d'une nouvelle curiosité de soi 405

Bibliographie théorique et critique..... 421

Personalia 437

Index 445

Séduction et impasse du paradoxe chez Mme de Staal-Delaunay

Damien ZANONE

Mme de Staal-Delaunay n'est maintenant connue, un peu, que par ses Mémoires publiés d'abord en 1755 et réédités sept fois depuis¹. Mlle Delaunay (désignée ainsi dans ses Mémoires, sans que la syllabe initiale du nom soit détachée en particule comme cela se lit parfois) est devenue baronne de Staal par un mariage tardif, à l'âge de cinquante-et-un ans ; elle a mené une existence toujours inquiète de trouver une place à tenir, au sens propre d'un espace à occuper comme au sens figuré d'un titre à porter, d'une fonction et de droits à faire valoir. Née en 1684 de parents qui l'abandonnent rapidement, elle a la chance d'être confiée à des religieuses qui se prennent d'affection et même de passion pour elle, satisfont ses moindres volontés, s'engouent de ses dons précoces et s'emploient à lui donner la meilleure éducation sans craindre de voir s'appliquer à son endroit une règle que le texte, par un exemple de la réversion qui lui est chère, déclare commune : « On voit des enfants qui ont passé pour des prodiges d'esprit devenir des prodiges de sottise »². Tout est réversible, le texte en fait sa grande leçon : la chance d'avoir été protégée par ces religieuses-là pourrait tout aussi bien être dite une malchance. Jeune fille, Mlle Delaunay est invitée par quelques amies de couvent dans leurs familles et y fait des rencontres, en particulier celle du

¹ En 1821, 1822, 1846 (édition saluée par un article élogieux de Sainte-Beuve, ce qui vaut sésame pour une survie dans la mémoire des hommes), 1890, 1925, 1970 et 2013.

² *Mémoires de Madame de Staal-Delaunay sur la société française au temps de la Régence*, G. Descot éd., Paris, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 1970 (rééditée en format de poche en 2001 mais épuisée depuis), p. 39 ; Marguerite-Jeanne de Staal-Delaunay, *Mémoires*, C. Seth éd., dans Catriona Seth, *La Fabrique de l'intime. Mémoires et journaux de femmes du XVIII^e siècle*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2013, p. 59-251, p. 66. Nous décidons de référencer les citations dans ces deux éditions qui sont celles communément à la disposition des lecteurs. La version suivie pour le texte (ponctuation, orthographe) est celle de l'édition Descot.

frère de l'une d'elles, M. de Silly, objet d'une passion non partagée qui l'occupe longtemps. Bientôt cependant, tout change : l'abbesse qui la protège décède et Mlle Delaunay déchoit. Sans guère d'appui, elle doit solliciter un emploi et parvient en 1711, à vingt-sept ans, à entrer au service de la duchesse du Maine : mais en tant que « femme de chambre », fonction dégradante, marquée d'un « caractère indélébile »³, qui n'offre, juge-t-elle, aucun retour de fortune possible. Mlle Delaunay, cependant, se rend peu à peu indispensable à sa maîtresse comme lectrice, secrétaire et confidente ; elle prend part, avec des écrits de circonstance, à l'organisation des festivités de la « petite cour » de Sceaux (les « grandes nuits »). Cette réussite relative, qui pendant longtemps ne s'accompagne pas officiellement de la reconnaissance d'un meilleur rang dans la maisonnée, lui vaut d'être enveloppée dans la disgrâce de sa maîtresse pendant la Régence : de décembre 1718 à juin 1720, elle est enfermée à la Bastille, plus longtemps que les autres membres du personnel du duc et de la duchesse du Maine. Ce séjour carcéral est un intermède : Mlle Delaunay retourne ensuite à Sceaux, toujours attachée à sa maîtresse. Petit à petit, sa situation s'améliore : on reconnaît mieux ses mérites et on lui donne meilleur droit de paraître (c'est dans ce but qu'on lui fait épouser, en 1735, un baron de Staal qui appartient aussi à cette maison). Ces gains semblent cependant superficiels à celle qui exprime une profonde souffrance, et de sa fonction contrainte et subalterne, et de son absence d'expérience du « souverain bien » que serait « une union constante et bien assortie »⁴. Cinq ans après sa mort et deux ans après celle de la duchesse du Maine, les amis de Mme de Staal-Delaunay qui ont connaissance du récit qu'elle a rédigé de sa vie jugent opportun de le publier, pour garder mémoire de sa personne et de la petite cour de Sceaux dont elle témoigne.

Aborder un ouvrage que son auteur a laissé inachevé et dont on ne connaît pas les circonstances d'écriture présente des difficultés que les Mémoires de Mme de Staal-Delaunay, à présenter si peu de « pacte », n'atténuent pas. L'auteur ne commente pas sa décision d'écrire sa vie, au point que l'hypothèse d'une écriture « autodesinée » a pu être formulée⁵. Le lecteur doit en effet prendre ses responsabilités vis-à-vis du texte et se demander ce

³ *Ibid.*, éd. Doscot, *op. cit.*, p. 105 ; éd. Seth, *op. cit.*, p. 112.

⁴ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 209 ; éd. Seth, p. 182.

⁵ Marc Hersant, « Autodestination et mondanité dans les *Mémoires* de Mme de Staal-Delaunay », *Dix-huitième siècle* 39, 2007/1, p. 555-576.

qui lui fait s'attacher à lui : de quoi ce texte est-il exemplaire ? À travers le récit de son incapacité à s'inscrire dans l'ordre du monde, Mme de Staal-Delaunay porte-t-elle témoignage d'elle-même ou du monde ? Les lignes de force par lesquelles le texte prend sens sont toutes à repérer en lui-même. Comme un poème qui trouve sa forme et son sens dans la structure cohérente que lui font ses répétitions, retours et autres sortes d'itération, les quelques trois cents pages des Mémoires de Mme de Staal-Delaunay frappent par leur constance à reprendre et à varier autour des mêmes situations et des mêmes formulations.

Les situations récurrentes sont, particulièrement, des scènes d'humiliation où la protagoniste perçoit, à des signes peu discrets, le peu de cas que l'on fait d'elle ; l'obligation qui lui est faite d'accomplir telle ou telle chose qu'elle vient de dire ne vouloir pas ; les décisions d'entrer au couvent pour « se séquestrer⁶ » d'un monde pris en horreur ; l'embarras suscité par des passions qu'elle déclenche et ne paie pas de retour, particulièrement de la part de vieillards ; à l'inverse, le tourment de passions malheureuses qui l'animent, l'obsèdent mais n'obsèdent qu'elle. Faut-il lire tant de répétitions du même comme autant de malchances ? Le texte n'y invite pas et, à travers cet usage de l'accumulation, énonce par implicite ce qu'à l'autre bout du siècle dira « l'autre Mme de Staël », selon l'expression de Sainte-Beuve : « la plupart de nos circonstances sont en nous-mêmes »⁷. Plus abrupte est cette loi dans les termes que trouve à répliquer la mémorialiste à un importun qui lui

⁶ Mme de Staal-Delaunay, *Mémoires*, éd. Doscot, *op. cit.*, p. 288 ; éd. Seth, *op. cit.*, p. 235.

⁷ Germaine de Staël, *Delphine*, B. Didier éd., Paris, GF-Flammarion, 2 vol., vol. II, p. 355. C'est Delphine, l'héroïne, qui parle ainsi. L'expression de Sainte-Beuve est dans son article sur Mme de Staal-Delaunay : Charles-Augustin Sainte-Beuve, « Mémoires de Mme de Staal-Delaunay », *Portraits littéraires*, G. Antoine éd., Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1993, p. 1002. Mme de Staël connaissait l'existence de Mme de Staal et certainement l'avait lue. Elle évoque plaisamment, dans une lettre à un ami du 22 mai 1805, la méprise que l'homonymie engendra en Italie, à Florence où elle venait d'arriver : « J'y excite une grande curiosité, mais pour rabattre l'amour-propre que cet empressement pouvait me donner, j'ai su que des Florentins, il est vrai un peu bêtes, avaient été chez un libraire pour lui demander les mémoires de Mad. De Staal (l'amie de la duchesse du Maine) pour connaître l'histoire de ma vie. Je vous ai dit, je crois qu'une fois un Hollandais s'était étonné, il y a dix ans, que mon visage fût d'une si jeune personne quand mes écrits dataient de quatre-vingt ans, [...] » (Mme de Staël, Don Pedro de Souza, *Correspondance*, B. D'Andlau éd., Paris, Gallimard, 1979, p. 50).

parle d'horoscope : « L'horoscope de quelqu'un qui naît dans une si mauvaise fortune que la mienne se fait tout seul, lui répondis-je : on sait qu'on sera malheureux, n'importe de quelle façon »⁸. Les *Mémoires* en disent long, cependant, sur la façon. Usant de la reprise et de la variation, ils ne pratiquent pas le parler sans « tours ni figures » remarqué chez la duchesse du Maine⁹. Le modèle qui domine est celui de l'énoncé reposant sur la tension des contraires, qui articule ensemble des termes opposés et fait briller leur contraste. Il peut s'agir de paradoxes en bonne et due forme ou d'autres types d'énoncés à ranger dans la même catégorie, même si le savoir qu'ils portent n'est pas toujours construit en opposition à une opinion commune. Ces énoncés reposent sur une économie serrée des contraires (antithèses, oxymores, tournures concessives) : le texte leur donne éclat d'étincelles, il fait art rhétorique de la tension et témoigne du sort qui accable une protagoniste en perpétuel état de tiraillement, de déchirement. On admire et on plaint la situation d'une héroïne qui a, « n'importe de quelle façon », l'art de se trouver toujours et partout le nœud, le roseau pensant de quelque tension.

Des paradoxes

Le mot « paradoxe » n'apparaît qu'une fois dans ces *Mémoires*, après qu'a été risqué un énoncé qui, il est vrai, ne saurait être nommé autrement. Évoquant son emprisonnement à la Bastille, l'auteur écrit : « J'y trouvais même plus de liberté que je n'en avais perdu. [...] à tout prendre, c'est peut-être le lieu où l'on est le plus libre. Il me sembla du moins alors que ce paradoxe pouvait se soutenir par des raisons assez plausibles »¹⁰. D'abord formulée à la première personne, la remarque est risquée comme une sentence avant d'être fortement reprise pour soi, comme une leçon reçue de l'expérience carcérale. Elle sera rappelée plus loin avec force :

Je ne désirais plus d'autre liberté que celle dont je jouissais. Il ne me semblait pas qu'il y eût d'autre monde que l'enceinte de nos murs. C'est le seul temps heureux que j'aie passé en ma vie. Aurais-je cru que le

⁸ Mme de Staal-Delaunay, *Mémoires*, éd. Doscot, *op. cit.*, p. 244 ; éd. Seth, *op. cit.*, p. 206.

⁹ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 125 ; éd. Seth, p. 125.

¹⁰ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 191 ; éd. Seth, p. 170.

bonheur m'attendait là, et que partout ailleurs je ne le trouverais jamais¹¹ ?

Le paradoxe est brièvement essayé comme vérité générale mais le texte ne s'y arrête pas : ce qui importe à l'auteur n'est pas de mettre au jour des paradoxes dont chaque lecteur pourrait peser la justesse (démarche de moraliste, tendue vers le général), mais de révéler le paradoxe comme loi d'un être singulier et vivant en sécession (démarche de mémorialiste ou de romancier, tendue vers le particulier). Les Mémoires de Mme de Staal-Delaunay ne sont donc pas là pour découvrir des paradoxes mais pour montrer des états paradoxaux : des situations et des sentiments qui font la vie, le quotidien même, d'un être voué à éprouver la tension des contraires ; voué aussi à exprimer toutes ses expériences en parlant par le truchement de contrastes. Les exemples fusent, si nombreux qu'il vaut de les goûter sous l'aspect d'une liste :

– son père meurt : « je ne l'avais jamais vu, et je ne sais si je croyais en avoir un ; je lui donnai pourtant des larmes : je ne me souviens pas d'où elles partirent ». Sa mère meurt : « Quoique je la connusse à peine, je la regrettai beaucoup ». Une connaissance meurt (un homme qui l'a un moment courtisée) : « Quoique je ne l'eusse point aimé et qu'il ne m'aimât plus, j'en fus sensiblement touchée »¹².

– de son éducation choyée au couvent où les religieuses « se laissaient manquer de tout pour que je ne manquasse de rien », elle retient qu'« on veut beaucoup quand on n'est contraint sur rien »¹³.

– contrainte de partager l'entresol où elle a été logée, dans ses débuts à Sceaux, avec deux autres femmes de chambre qui « étaient mal ensemble : on ne pouvait se concilier l'une sans aliéner l'autre », elle trouve une solution pour « éviter la guerre civile »¹⁴.

– citant une lettre froide et superficielle de M. de Silly, son amour de jeunesse, elle souligne la façon amoureuse dont elle reçut cette « marque de son attention » : « je suis tentée de la mettre ici, pour admirer comment je pus

¹¹ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 234 ; éd. Seth, p. 199.

¹² *Ibid.*, éd. Doscot, p. 41, p. 276 et p. 73 ; éd. Seth, p. 68, p. 226 et p. 90.

¹³ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 41 ; éd. Seth, p. 68.

¹⁴ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 109 ; éd. Seth, p. 114.

être touchée d'une chose si peu touchante »¹⁵. Le même Silly lui demandant une fois de rédiger pour lui une lettre de rupture amoureuse avec une dame dont il veut se défaire, la démarche devient une gageure : « le trouble de son esprit le mettait hors d'état d'écrire rien de suivi. La tranquillité du mien n'était pas un moindre obstacle pour trouver ce qu'il fallait dire »¹⁶.

– est-elle invitée dans un château normand, c'est pour constater : « Quelque tristes que fussent les dispositions dans lesquelles j'y étais venue, je pris plaisir à y être »¹⁷.

– son habileté à manier les contraires lui donne même une fois un comportement de joueuse qui dit blanc pour avoir noir. Désireuse d'entrer au service de la duchesse du Maine pour un poste qu'elle croit devoir être avantageux, elle s'emploie à dégoûter de sa personne la duchesse de Ferté qui lui montre de la bienveillance et voudrait la prendre à son service. Mlle Delaunay décide donc de « se contrefaire en mal » : « Je contrariais ce qui n'était pas de mon goût ; je disais ma pensée, sans la mettre d'accord avec les siennes ; en fin je me donnais toute liberté, mais avec plus d'effort que ne m'eût fait la contrainte »¹⁸.

– à la Bastille, une idylle se noue avec le chevalier de Ménil par échange de lettres clandestines, sans que jamais ni l'un ni l'autre ne se soient vus : « ce commerce d'invisibles devenait galant de plus en plus ». Le chevalier provoque cependant la rencontre car l'héroïne n'a pas su le convaincre que « c'était le fin de notre aventure, de ne nous être jamais vus »¹⁹.

– à la Bastille encore, le profond sentiment amoureux, laissé sans retour, qu'éprouve pour elle le lieutenant Maisonrouge, officier en charge de la garde des prisonniers, amène ce personnage à une sorte de conversion au paradoxe. D'abord présenté comme un modèle de bienveillance et de probité, mais aussi de la naïveté propre à un caractère donné par la « simple nature » et non construit par les « raffinements de l'esprit »²⁰, Maisonrouge se hisse progressivement jusqu'à elle au point de connaître le déchirement

¹⁵ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 67 ; éd. Seth, p. 86.

¹⁶ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 285 ; éd. Seth, p. 233.

¹⁷ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 69 ; éd. Seth, p. 88.

¹⁸ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 99-100 ; éd. Seth, p. 108.

¹⁹ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 200 ; éd. Seth, p. 176.

²⁰ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 202 ; éd. Seth, p. 178.

d'injonctions paradoxales et de savoir les exprimer. Lorsqu'il vient présenter à sa prisonnière la lettre cachet qui la libère, il apparaît métamorphosé : l'auteur regrette de n'avoir pas le talent d'un peintre pour « unir l'expression de la joie à celle d'une vive douleur ». C'est en effet le visage que présente le geôlier amoureux pour dire ces mots : « 'Vous voilà libre, me dit-il, et je vous perds. J'ai souhaité ardemment ce moment-ci ; j'aurais donné ma vie pour l'avancer. Mais je vais cesser de vous voir : que deviendrai-je ?' »²¹. Vingt-quatre heures se passent et, au lendemain de sa libération, Mlle Delaunay reçoit de lui une lettre dont la merveille est de redire : « J'ai désiré ardemment de vous perdre ; je vous ai perdue. J'en suis au désespoir »²². Paradoxe à trois temps, fatal : celui dont naguère la protégée pouvait dire qu'il « ne démêlait pas [les] divers mouvements de mon âme »²³, se met à parler maintenant de la « bizarrerie » qu'il découvre en lui-même et connaît des affres nouvelles. « Les différents mouvements dont j'ai été agité », écrit-il après avoir énoncé le paradoxe à trois temps, « ont produit un contraste qui ne m'a pas fait passer une trop bonne nuit »²⁴.

– de son possible mariage avec M. Dacier devenu veuf, elle écrit : « je me plaisais à éluder une affaire trop bonne pour vouloir la manquer, et point assez séduisante pour en presser la conclusion »²⁵.

On retiendra particulièrement de tous ces énoncés paradoxaux qu'ils sont portés par une première personne qui les revendique comme une expérience, les déclare comme autant d'états avérés de l'existence et autant de leçons reçues. Le paradoxe n'est pas un goût, mais le lieu d'où parle la mémorialiste parce que la vie l'y a placée. Le passage très frappant qui ouvre les Mémoires le dit et résume tout :

Il m'est arrivé tout le contraire de ce qu'on voit dans les romans, où l'héroïne, élevée comme une simple bergère, se trouve une illustre princesse. J'ai été traitée dans mon enfance en personne de distinction ; et par la suite je découvris que je n'étais rien, et que rien dans le monde ne m'appartenait. Mon âme, n'ayant pas pris d'abord le pli que lui devait donner la mauvaise fortune, a toujours résisté à l'abaissement et à la

²¹ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 265-266 ; éd. Seth, p. 220.

²² *Ibid.*, éd. Doscot, p. 268 ; éd. Seth, p. 221.

²³ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 247 ; éd. Seth, p. 208.

²⁴ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 268 ; éd. Seth, p. 222.

²⁵ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 279 ; éd. Seth, p. 229.

sujétion où je me suis trouvée : c'est là l'origine du malheur de ma vie²⁶.

La splendeur de cette entrée en matière établit le programme narratif que la suite n'a plus qu'à traiter et fixe le modèle de formulation qui convient à ce programme : contradiction, antithèse, oxymore, paradoxe. Tous les paradoxes qui font le tissu de l'ouvrage sont comme des rappels et réactivations de celui-là. Les Mémoires sont proches de leur terme, de l'endroit où ils interrompent brusquement leur commerce avec le lecteur, quand l'auteur y cite un portrait d'elle-même qu'elle fit selon la manière que lui avait montrée Mme du Deffand. On y lit ce paragraphe, qui est comme la reformulation analytique de ce que disait l'ouverture, par delà les trois cents pages de Mémoires à l'unité accomplie :

L'amour de la liberté est sa passion dominante, passion très malheureuse en elle, qui a passé la plus grande partie de sa vie dans la servitude : aussi son état a-t-il toujours été insupportable, malgré les agréments inespérés qu'elle a pu y trouver²⁷.

L'auteur a passé sa vie dans le tourment des mêmes polarités, n'en est jamais sortie. Ce que l'énoncé moraliste de l'autoportrait dit d'un mot (l'état toujours insupportable), le récit mémorialiste le dit au long cours, par une exploration continuée des paradoxes qui découvre, en même temps que l'impasse d'une existence, la séduction de savoir l'exprimer jusqu'au vertige.

Impasse du paradoxe

Tout exprimer en termes de tension des contraires, de jeu de forces opposées, est un art, mais aussi une nécessité que la vie a imposée à la mémorialiste. Si, comme l'a dit Germaine de Staël, « la plupart de nos circonstances sont en nous-mêmes », constatons que la principale circonstance de et en Mme de Staal-Delaunay est une polarisation extrême des affects jointe à une capacité rare de l'identifier et de la dire. Sa circonstance, c'est le paradoxe. Cette gouverne la met dans une situation « insupportable » selon le mot de l'autoportrait : dans l'impasse où elle écrit.

L'incapacité à se satisfaire d'aucune place est la loi de celle qui, élevée

²⁶ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 37 ; éd. Seth, p. 65.

²⁷ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 294-295 ; éd. Seth, p. 239.

« en personne de distinction », est entrée dans le monde pour découvrir qu'elle n'y était « rien ». La quête du « souverain bien [...] que nos désirs poursuivent sans cesse et n'attrapent jamais »²⁸ donne des Mémoires magnifiques à défaut, sans doute, d'une existence harmonieuse. Deux traits récurrents du texte l'illustrent : d'une part, la perpétuelle insatisfaction qui fait suite à toute décision, quel que temps qu'on ait mis à la prendre ; d'autre part, la difficulté de se trouver bien dans aucun endroit et de l'avouer comme sien. Qui dit traits récurrents du texte dit exemples nombreux dont quelques-uns donneront l'idée. Les occasions d'insatisfaction sont à chaque pas : apprendre la mort d'hommes qui s'étaient proposés pour époux (le lieutenant Maisonrouge ou M. Dacier), qu'on n'a pas encouragés mais plutôt refusés, et alors regretter ces mariages ; regretter tout autant et en sens inverse d'avoir accepté le mariage avec le baron de Staal, et cela le jour même de la célébration (« ce qui m'avait plu de loin changea de face en s'approchant : j'aperçus en un moment tous les inconvénients qui jusque-là s'étaient dérobés à ma vue »²⁹) ; obtenir à grand peine de la duchesse du Maine un congé pour aller en visite dans le couvent qui fut séjour de l'enfance (« l'affection que l'on conserve pour les lieux où l'on a passé sa jeunesse » le commande) et, à peine y arrive-t-on, souffrir du trop bon accueil qu'on y reçoit des religieuses : « leur excessif empressement me fut à charge. L'abbesse me prit en gré, voulut que je fusse sans cesse avec elle. J'allais là pour être à moi ; je m'y trouvais plus livrée aux autres qu'au milieu du monde ». Nul ne peut mieux dire que notre auteur trop lucide, au moment où elle évoque cette péripiétie : « je passai plusieurs années dans les pénibles alternatives que j'ai marquées, sans être un moment d'accord avec moi-même »³⁰.

Cette constante discordance de soi aux autres et de soi à soi s'exprime particulièrement à travers l'idée d'un espace physique à occuper. L'insistance que l'auteur met à décrire les chambres successives qu'il lui a été donné d'occuper prend sens pour dessiner une trajectoire qui va vers un progressif enfouissement et rétrécissement³¹. La nomination de ces lieux devient

²⁸ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 209 ; éd. Seth, p. 182.

²⁹ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 306 ; éd. Seth, p. 247.

³⁰ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 295-296 ; éd. Seth, p. 239.

³¹ La chose a déjà été remarquée par Marc Hersant, « Les Mémoires de Mme de Staal-Delaunay et la tentation de l'insignifiance », *Écrire en mineur au XVIII^e siècle*, Ch. Bahier-Porte et R. Jomand-Baudry éd., Paris, Desjonquères, 2009, p. 103-119, p. 105.

florilège : « repaire d'insectes » dans « une vraie taverne (cela était au-dessous du cabaret) », « entresol », « réduit », « spélonque », « caveau », « petit recoin sans jour et sans feu »³². À l'époque de l'entresol « insoutenable » à Sceaux, mademoiselle Delaunay est même souvent contrainte de libérer cet espace car elle le partage avec une femme de chambre qui y reçoit régulièrement son mari : « alors j'étais mon domicile dans un bosquet. La pluie ou le froid ne me laissait d'autre asile que les galeries »³³. Cette situation l'amène ensuite à se lier avec une autre femme de chambre qui a quelque raison d'intérêt à lui donner asile dans son propre réduit : l'arrangement est donné pour préférable aux « bois où je faisais ma résidence. Le froid m'en avait chassée comme la faim en chasse les loups »³⁴. La protagoniste des Mémoires est toujours menacée de se trouver hors les murs. Quelques maisons entr'aperçues ou connues en de brèves occasions apparaissent comme des havres possibles, désirés : ainsi cette « belle maison » où une bienveillante amie, Mme de Vauvray, l'accueille volontiers³⁵ ; cette autre maison qu'une amie plus généreuse encore, Mme de Bussy, lui lègue par testament mais dont la duchesse du Maine, un jour où leurs déplacements les font passer à proximité, ne lui laisse qu'une demi-heure pour aller la voir³⁶ ; celle de M. de Staal enfin, qui la séduit d'abord par son aspect pastoral, impression dont elle se rétracte aussitôt que le mariage est prononcé (« je me vis seule et comme étrangère dans cette maison, que j'aurais dû regarder comme la mienne »³⁷). Finalement, les deux seuls espaces construits et habités qu'elle peut avouer comme des refuges possibles, regrettés et espérés sont, qui l'eût cru, le couvent et la prison. « C'était proprement ma patrie », écrit-elle du couvent l'une des fois où elle décide de « se séquestrer » du monde avant de ne le faire pas³⁸. Quant à la prison, objet du seul paradoxe déclaré des Mémoires, elle peut en dire par défi, au secrétaire d'État Leblanc qui est venu l'interroger à la Bastille et menace de l'y laisser jusqu'à la fin de ses jours : « Eh bien, monsieur ! lui

³² Mme de Staal-Delaunay, *Mémoires*, éd. Doscot, *op. cit.*, p. 71-72, p. 106, p. 108, p. 108, p. 134, p. 134-135 ; éd. Seth, *op. cit.*, p. 89, p. 112, p. 114, p. 114, p. 131, p. 131.

³³ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 108 ; éd. Seth, p. 114.

³⁴ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 115 ; éd. Seth, p. 118.

³⁵ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 94 ; éd. Seth, p. 104.

³⁶ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 311 ; éd. Seth, p. 250.

³⁷ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 309 ; éd. Seth, p. 249.

³⁸ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 258 et p. 288 ; éd. Seth, p. 216 et p. 235.

dis-je c'est un établissement pour une fille comme moi »³⁹. N'était ce moment de bravade, la tonalité dans laquelle s'expriment de tels constats est généralement dysphorique : l'envie de se « séquestrer » du monde rencontre une fois la tentation du suicide⁴⁰.

Séduction du paradoxe

L'écriture de Mémoires est une autre issue : ils sont le lieu où les paradoxes peuvent être beaux et surtout utiles, où les antithèses sont rendues supportables, où les oxymores disent la vérité. Le mérite de ces figures est de prendre en charge la complexité, de mettre au point les énoncés qui la disent.

Il y a pourtant des moments où la mémorialiste n'y recourt pas malgré les tensions qui la parcourent et qui rendraient leur usage propice : est-ce à dire qu'elle échoue, alors, à trouver l'articulation verbale qui les dirait en peu de mots ? Pensons plutôt qu'il lui importe de livrer témoignage de ces tensions et de les laisser vives, inconciliables. Ainsi lorsque, à la Bastille, le geôlier amoureux apporte à mademoiselle Delaunay la nouvelle de sa libération : devenu l'emblème du paradoxe par l'expression même de son visage et l'emploi si choisi de ses mots, le lieutenant Maisonrouge semble la décharger de ce soin et la dispense de donner ce tour à l'analyse de ce qui se passe en elle : « Je ne sentis que des mouvements confus ; la joie, s'il y en avait, ne s'y distinguait pas. [...] Tous mes sentiments étaient suspendus par la force presque égale d'un sentiment contraire »⁴¹. La parataxe est la figure qui vient pour ces grandes occasions, par exemple quand s'est formulée la tentation du suicide : « Tant de maux redoublés ; des incommodités sans nombre ; des dégoûts ajoutés à un état humiliant, également insoutenables à un corps et à un esprit délicats ; une passion chimérique, si l'on veut, qui ne me fournissait que des sentiments pénibles, me firent prendre la vie en horreur »⁴². Une autre fois, pour justifier sa réaction positive après avoir appris que, malgré son âge relativement avancé, elle exerçait séduction sur un homme, la mémorialiste recourt au même tour : « Curiosité de m'en éclaircir, ennui de mon oisiveté, penchant à se reprendre à quelque chose quand on ne tient plus

³⁹ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 244 ; éd. Seth, p. 206.

⁴⁰ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 118 ; éd. Seth, p. 120.

⁴¹ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 266 ; éd. Seth, p. 220.

⁴² *Ibid.*, éd. Doscot, p. 118 ; éd. Seth, p. 120.

à rien : le tout, si bien caché dans les secrets replis de mon âme que je ne m'en doutai pas, me porta à lui faire quelques prévenances, à profiter des occasions de l'entretenir »⁴³. Formulé ainsi, l'hétérogène porté en soi est livré comme un spectacle dont on n'a pas la force de trouver le sens et qui, de ce fait, reste pénible.

Les nombreux énoncés paradoxaux valent en revanche comme l'affirmation d'une maîtrise intellectuelle. À travers l'essai de ces formulations qui sont comme des opérations de suture pour faire unité du divers, pour articuler les contraires et exhiber leur tension, un modèle abstrait de compréhension de soi et de l'existence se dessine. Peu de mots y suffisent, mais impeccablement choisis et placés les uns par rapport aux autres. Il est significatif, car très cohérent avec ce modèle, que les Mémoires tendent de plus en plus, au fur et à mesure qu'ils avancent, vers une formulation par l'abstraction. La structure répétitive déjà évoquée fait que, vers la fin de l'ouvrage, les épisodes susceptibles d'être narrés n'ont plus besoin de l'être car ils l'ont déjà été plusieurs fois. Vingt-cinq pages avant la fin, la mémorialiste déclare sa lassitude : « le reste de ma vie, quoique long, ne contient presque plus rien dont le récit m'intéresse »⁴⁴. À partir de là, pourtant, les Mémoires deviennent passionnants mais d'une façon différente : plus aucun épisode n'est traité avec détail, par une représentation qui construirait des scènes. Le récit avance désormais en accéléré et ne garde de chaque événement que l'épure. Ainsi la narration d'une longue intrigue amoureuse avec un homme dont le nom reste tu est-elle conduite sous la forme abstraite d'un jeu de rôles : c'est un rapport de forces contraires dont les ressorts, semble-t-il, échappent à la décision des protagonistes⁴⁵. Le paradoxe est devenu le maître : Mme de Staal-Delaunay n'a pas besoin de mener plus loin le récit de sa vie et de faire entendre encore sa parole de séquestrée pour démontrer qu'elle est en sa puissance.

⁴³ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 289 ; éd. Seth, p. 235.

⁴⁴ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 287 ; éd. Seth, p. 234.

⁴⁵ *Ibid.*, éd. Doscot, p. 288-291 ; éd. Seth, p. 235-237.